

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Unesco

SEPTEMBRE 1983 6 FF

Le Courrier de l'unesco



Les fleuves

M 1205-309-6F

Le temps des peuples



Photo © Claude Sauvageot, Paris

17 Chine

Sur le Grand Canal

Colossal ouvrage ouvert à la navigation en 610 par l'empereur Yang des Sui, le Grand Canal modernisé constitue aujourd'hui une des principales voies d'eau nord-sud de la Chine. Sa longueur est de 1 700 km et il relie la région de Beijing à Hangzhou, dans le Zhejiang, après avoir traversé les deux grands fleuves de la Chine, le Huanghe (fleuve Jaune) et le Yangzi (fleuve Bleu). Notre photo : le Grand Canal à Wuxi, ville du Jiangsu.

Publié en 27 langues

Français	Tamoul	Coréen
Anglais	Persan	Kiswahili
Espagnol	Hébreu	Croato-Serbe
Russe	Néerlandais	Macédonien
Allemand	Portugais	Serbo-Croate
Arabe	Turc	Slovène
Japonais	Ourdou	Chinois
Italien	Catalan	Bulgare
Hindi	Malais	Grec

Une édition trimestrielle en braille est publiée en français, en anglais, en espagnol et en coréen.

Mensuel publié par l'UNESCO
Organisation des Nations Unies
pour l'Éducation,
la Science et la Culture

Ventes et distributions :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris

Belgique : Jean de Lannoy,
202, avenue du Roi, Bruxelles 6

ABONNEMENT — 1 an : 58 francs français ; 2 ans (valable uniquement en France) : 100 francs français ; Paiement par chèque bancaire, mandat, ou CCP 3 volets 12598-48, à l'ordre de : Librairie de l'Unesco. Retourner à Unesco, PUB/C, 7, place de Fontenoy - 75700 Paris.

Reliure pour une année : 46 francs.

Rédacteur en chef :
Edouard Glissant

ISSN 0304-3118
N° 9 - 1983 - OPI - 83 - 3 - 402 F

pages

4	Des chemins qui marchent par Eugenio Turri
8	AMAZONE L'empire de l'eau par Thiago de Mello
12	CONGO Ces eaux donnèrent la vie par Henri Lopes
15	Des péniches et des hommes par Benoît Delafon
16	DANUBE Au fil de l'Histoire par Friedrich Heer
23	GANGE La déesse tombée du ciel par Lokenath Bhattacharya
26	MISSISSIPPI Le Père des eaux par John Seelye
29	NIL Fleuve de la mémoire par Lotfallah Soliman
32	VOLGA Matouchka par Leonid Likhodeev
35	YANGZI Vers l'est coule le fleuve par Bai Hua
38	Nos auteurs
2	Le temps des peuples CHINE : Sur le Grand Canal

Le Courrier du mois

FLEUVES, sources de vie, comme le Nil, ou secours du croyant jusqu'à la dernière heure, comme le Gange ; fleuves qui, tels le Mississippi ou le Yangzi, ne cessent de défier l'homme ; qui, assagis comme le Danube ou la Volga, ont servi parfois de remparts contre les invasions ; fleuves grandioses ou impétueux, comme l'Amazone ou le Congo, qui ont gardé une part de leur mystère...

Nous avons choisi de consacrer ce numéro du Courrier de l'Unesco à quelques-uns des grands cours d'eau de la planète parce que leur histoire est liée à l'histoire des hommes et nous avons demandé à des écrivains de diverses nations de les évoquer librement. Tantôt pères nourriciers, tantôt engendres de mythes, tantôt voies de communication, ces « chemins qui marchent » ont permis aux riverains d'élargir leurs horizons, de bâtir des civilisations, d'affermir leur identité. Certains ont créé des liens sacrés, comme le

Gange ; d'autres, des liens profanes, comme le Danube ; domptées, les eaux tumultueuses d'un Mississippi ou d'une Volga ont fourni l'énergie nécessaire à l'essor industriel ; l'Amazone, lui, a été un laboratoire occulte où la nature a mis au point d'innombrables espèces animales et végétales, que l'homme n'a pas fini d'inventorier et qu'il se devrait de préserver.

La page de notre couverture présente une des rivières de la Martinique, car le destin des rivières est le même que celui des grands fleuves. Que dit la rivière s'adressant, par exemple, au Congo, à l'Amazone ou au fleuve Jaune ? Que dit la fragile portée d'eau et de roche à ces imposants dépositaires de vie ?

« Méfiez-vous, fleuves du monde. Tout autant que moi, craignez l'inconséquence des hommes. Hier, mes eaux nourrissaient les poissons noirs à tête plate, les grosses écrevisses grises, que dans ce pays on appelle des habitants, toutes espèces en voie de disparition ou

déjà exterminées. Les engrais inconsidérément utilisés, les déboisements follement répartis, ont tari mon cours. »

Mais ce que l'homme a ainsi défait, l'action de l'homme peut le réparer. Il ne s'agit pas aujourd'hui de pleurer le passé ni de refuser les moyens que la science et les techniques mettent à la disposition des peuples. Il s'agit de les adapter aux besoins réels des hommes, de prévenir les catastrophes qu'un usage irraisonné de ces moyens risque à nouveau de déclencher. Le destin des fleuves est inséparable de celui des forêts menacées, des régions désertifiées, des terres cultivables englouties sous les inondations.

Notre couverture : Photo J. Ducange © Agence TOP, Paris.

Couverture de dos : Yemanyá (1982), huile sur toile (1,50 x 1,50 m) du peintre uruguayen José Gamarra. Photo © Tous droits réservés.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

GANGA (Gange)

- Longueur : 2 506 km
- Source : près de Gangotri, dans l'Himalaya ; embouchure : le Golfe du Bengale
- Débit moyen : 38 000 m³ par seconde
- Bassin (Gange/Brahmapoutre) : 1 730 000 km²
- Principaux affluents : la Hooghly et la Meghna
- Le delta du Gange couvre environ 57 000 km²

La déesse tombée du ciel

par Lokenath Bhattacharya

AVOUONS-le en toute humilité, il est chimérique de vouloir décrire la Ganga — en français, le Gange — car cette rivière, plus que dans la réalité, existe surtout dans l'imagination d'un peuple qui est en vérité son enfant, renouvelant la descendance des Vasus déchus du *Mahabharata*. Le mot « rivière » est féminin en sanscrit, comme en français et sans doute dans d'autres langues. Mais nulle part la féminité de la rivière n'est aussi forte, aussi présente que lorsqu'on parle de Ganga.

Ganga désigne une civilisation, et même plusieurs à vrai dire. Des ères historiques, des couches superposées de cultes et de cultures gisent dans les terres qu'elle baigne. Rêves et désespoirs, faits et fictions, créations et désastres ont nourri lentement le processus qui allait aboutir à lui donner sa forme, son image. Dans le panthéon hindou, surtout pour la dévotion populaire, elle occupe une place privilégiée. Selon les écritures elle habite parmi les astres dans la région du Chemin de Vichnou, entre la Grande Ourse et l'Etoile Polaire. « Mère, toi qui naquis des pas de Vichnou, qui représentes Sa force et qu'Il honore, protège-nous et lave les fautes que nous commettons de la naissance à la mort ».

Comme sa sœur spirituelle, son aînée, Sarasvati — rivière de légende perdue à présent dans le désert du temps —, Ganga devient « mère des Vedas », et on l'assimile à la Parole. Elle est la perle de la poésie, « se vouant à la grammaire, procurant à l'oreille ses joies. » Et quel empire elle exerce sur ses dévots !

Trois incidents me reviennent à l'esprit. Je ne suis pas sûr d'en avoir été témoin au cours d'un seul voyage. En tout cas, c'était à Gangotri, ville à la fois légendaire et bien réelle, proche de la première source visible de la rivière au nom chantant, la rivière qui est mère, déesse, bien-aimée, vie mouvante et scintillante, eau qui donne la vie, eau de la création.

Ce fut d'abord un jeune infirme, d'allure ascétique, qui se tenait debout sur son unique jambe dans l'eau glacée de la Bhagirathi, tout près de la courbe qui se trouve face au temple de Gangotri. Il était 6 heures, un matin d'octobre. Tout paraissait figé, pris dans la glace, non seulement à cause du froid qui nous mordait, mais aussi à cause du calme et du côté intemporel de la scène. Certes la rivière n'avait rien d'immo-

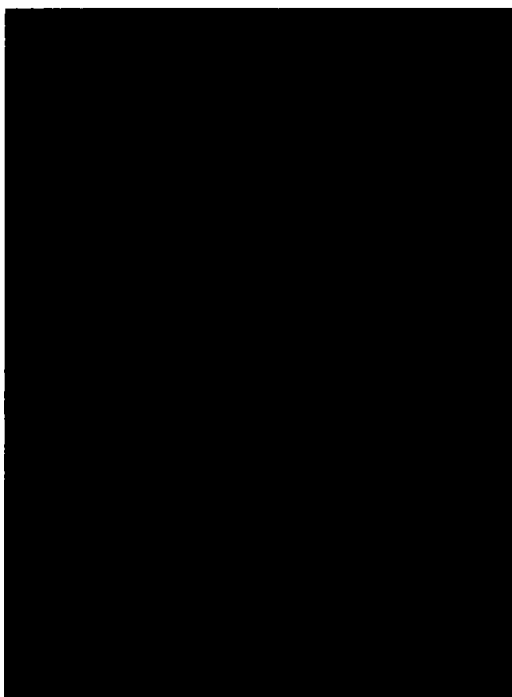
bile, ni de silencieux : elle filait avec sa même et perpétuelle férocité. Mais l'homme ne bougeait pas plus qu'une photographie. Apparemment, il récitait les prières au soleil levant et cela durant quinze ou vingt minutes, une éternité pour les rares spectateurs, dont j'étais.

Mais le même jour, tard dans la soirée, une surprise plus extraordinaire encore nous attendait. L'infirme rentrait dans une des hôtelleries pour pèlerins où il devait loger : il revenait à l'instant, nous dit-on, de Gomukh (« La Bouche-de-la-Vache »), imposante grotte de glace où l'on situe la vraie source de la rivière, et qui se trouve à plus de 22 km de Gangotri, à 4 300 mètres d'altitude. Le jeune homme avait donc parcouru 45 km aller et retour, sur des sentiers de montagne difficiles, larges par endroits de 50 ou 60 centimètres. Comment avait-il pu y parvenir, seul, avec ses béquilles ?

« Tout est possible sous l'inspiration de *Ganga-mayi* » (« Mère Gange ») : telle est la réponse qui nous fut donnée par un sannyasin dans sa chaumière de Gangotri sur la rive droite de la rivière. Ce sannyasin — mon second souvenir, mon second exemple — parlait anglais avec une aisance fort rare chez les gens qui suivent une telle vocation d'anachorète. Il était originaire du Sud et nous devons apprendre qu'il avait été autrefois ingénieur des Tra-

voux Publics. Il avait renoncé au monde, nous confia-t-il, « pour suivre la voie de Notre Mère Ganga et comprendre sa forme véritable. » Après avoir longtemps marché dans les plaines jusqu'aux sources de la Rivière, il s'était enfin établi dans la froidure de ces hautes vallées himalayennes, partageant tout son temps entre Gangotri et Gomukh.

Mon troisième souvenir concerne une très vieille femme, pauvrement vêtue, que je rencontrai, cassée en deux, pesant sur son bâton, et marchant, ou plutôt se traînant, presque à mi-chemin entre Gangotri et Gomukh, sur un sentier périlleux où je me trouvais seul à cet instant, car mes compagnons me précédaient de quelques centaines de mètres. Elle avançait lentement mais sans broncher, en s'arrêtant parfois pour reprendre haleine et allait dans la même direction que moi. Tout en lui lançant le salut coutumier *Ganga-mayi ki jai*, « Gloire à notre Mère Ganga », je m'apprêtais à la dépasser avec précaution, car le sentier, étroit et malaisé, longé à cet endroit un précipice au fond duquel, trente mètres au-dessous ▶



La Ganga (le Gange) est vénérée par les hindous comme le fleuve sacré par excellence. Elle fut créée, selon les textes hindous, lorsque la déesse Ganga descendit du ciel sur la terre. Dans cette peinture du 19^e siècle, elle tient d'une main un pot rempli de l'eau du fleuve.

Photo Raghbir Singh © ANA, Paris

► de nous, la Rivière roulait, cachée par moments sous de longs tunnels de glace d'où les eaux frémissantes ressortaient sans interrompre leur psalmodie. Les neiges éternelles brillaient un peu plus haut, nous étions sur les pentes parsemées de bosquets de bouleaux que fréquentent, paraît-il, les chevrotains porte-musc.

La femme se retourna et me demanda en hindi : « Fils, c'est bien le chemin de Ghairongat ? » Je dus lui expliquer qu'elle tournait le dos à cette localité et que, pour s'y rendre, il lui faudrait faire demi-tour et marcher quatre ou cinq heures ; et qu'enfin, dans le sens où nous allions, le sentier arrivait bientôt aux quelques maisons de Chribasa, ultime habitat humain, avant d'aller se perdre dans la neige. Je revois son regard soudain désespéré, j'entends encore sa voix douloureuse : « Mon Dieu, qu'ai-je fait ? Comment vais-je rentrer ? ». Mais ce désarroi ne dura qu'un instant. Vite elle porta à son front ses mains jointes en disant : « Ganga-mayi ki jai. Elle m'a conduite ici, elle me ramènera là-bas ». Et sans un mot de plus, elle rebroussa chemin.

La vaste littérature hymnique de l'hindouisme élève notre Rivière à un rang que connaissent bien peu de fleuves dans

le monde. Il n'est point de rite, point de cérémonie liée aux grands événements de l'existence — naissance, mariage, mort — qui puisse être accompli sans qu'on utilise son eau. Elle lave, purifie, sanctifie. Lorsqu'en se baignant un hindou invoque les sept cours d'eau célestes (« Etablis ta demeure en cette eau, ô Ganga, ô Yamuna, ô Godavari, ô Sarasvati, ô Narmada, Sindhu, Kaveri »), c'est Elle qu'il nomme en premier. Puis c'est à Elle qu'il s'adresse en particulier en récitant plusieurs hymnes dont l'un déclare : « Dans les cieux, au firmament, et sur terre, comme nous l'enseigne Vayu, dieu du vent, existent 35 millions de lieux sacrés et tous, ô notre Mère, sont contenus en Toi ».

La légende, qui lui donne le nom de *Tripathaga* (« Triple-Flot ») parce qu'elle coule à la fois dans le ciel, sur terre et en enfer, et qui conte l'histoire de sa descente sur la terre, comporte des récits qui expliquent bien la crainte religieuse qu'éprouvent ceux qui font le pèlerinage à ses sources, dans l'Himalaya. Ce sont, dit la légende, les prières d'un saint homme, Bhagiratha, qui la firent descendre du ciel afin qu'elle purifie les restes des 60 000 fils du roi Sagara, réduits en cendre par le regard courroucé du sage Kapila. Furieuse de devoir couler ainsi, Ganga aurait d'un bond écrasé la terre si

Flottille de bateaux de pêche à Nimtita, dans le Bengale-Occidental, un peu en amont de l'endroit où la Ganga se divise en deux fleuves, la Bhagirathi et la Padma.

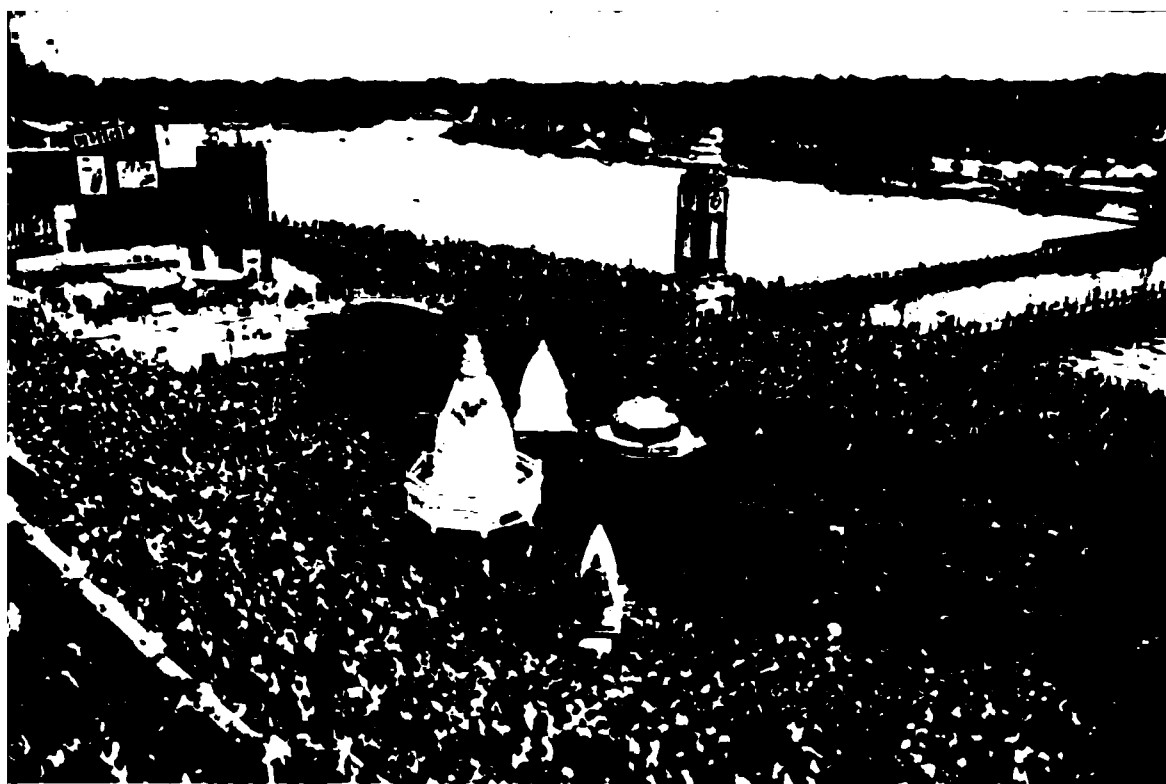
Photo Raghubir Singh © ANA, Paris



Près de Sonapur, au confluent de la Ganga et de la Gandak, des éléphants se baignent lors d'une fête célébrant un combat entre Gajendra (seigneur des éléphants) et un énorme crocodile. Les éléphants sont associés à la pluie et aux récoltes abondantes. Dans l'hindouisme, Ganeça, le dieu à tête d'éléphant, supprime les obstacles et apporte la prospérité.

Photo Raghubir Singh © ANA, Paris





Hardwar, là où la Ganga quitte les montagnes pour entrer dans la plaine, est l'un des hauts lieux de pèlerinage hindous en Inde. Une multitude de fidèles participent à de grandes cérémonies de bains rituels, en particulier le *Kumbh Mela*, célébré à Hardwar tous les douze ans. A gauche, une foule de pèlerins se pressant pour se baigner au *ghat* (escalier) de *Har-ki-Pairi* dont une pierre porte l'empreinte du pied de Vichnou qui pouvait traverser les sept régions de l'univers hindou en sept enjambées.

Photo Raghubir Singh © ANA, Paris

Shiva n'était intervenu : il la reçut sur sa tête et maîtrisa ses flots dans l'entrelacs de ses nattes. Et lorsqu'on voit la farouche Rivière bouillonnant de rocs en rocs dans les monstrueux replis de la montagne, près de Gangotri, ses eaux, par endroits, couleur de sang, on se rappelle l'hymne dont le premier vers résonne ainsi : *bhayanam bhayam bhishanam bhishananam*. « Tu es la terreur du terrible, la frayeur de l'effrayant, le refuge de toutes les créatures, la purificatrice des purificateurs, supérieure au protecteur suprême de tous les protecteurs, toi seule gouvernes les puissants ». Selon ses humeurs, selon les circonstances, sa beauté se fait paisible ou jaillissante, elle charme ou elle épouvante.

Le Rhin

*C'était la voix du plus noble des fleuves,
Celui qui naît libre, le Rhin,
Et l'espoir le guidait ailleurs, lorsqu'à ses frères
Là-haut, le Tessin et le Rhône,
Il avait dit adieu, tout ivre de départ — et vers l'Asie,
Impatiente, l'entraînait son âme royale !*

Friedrich Hölderlin

La descente de Ganga est un mythe complexe qui au cours des siècles a inspiré les peintres et les sculpteurs indiens : le thème n'a cessé de les provoquer comme un défi. De cette descente on connaît surtout l'image formidable qui fut taillée dans le granit du port abandonné de Mamallapuram, près de Madras. Loin d'être seulement mère, bien que ce soit sous cette forme qu'on la vénère le plus souvent, Ganga sait aussi devenir ravissante et souverainement désirable. Comment oublier, dans un épisode du *Mahabharata*, son éblouissante splendeur quand elle se présente en jeune femme au roi Santanu ? « Qui que tu sois, s'écrie le roi, humaine ou divine, fille de démon, de la race des Gandharvas ou des Apsaras, des Yakshas ou des Nagas, ô céleste beauté à la taille très fine, je te veux pour épouse ».

En termes plus réalistes, de l'Himalaya où elle prend sa source au golfe de Bengale où elle se jette, la rivière parcourt 2 506 km, ce qui pour la longueur la met, nous dit-on, au quinzième rang des fleuves d'Asie, au trente-neuvième dans le monde. Les territoires qu'elle traverse sont parmi les plus fertiles et les plus peuplés de la planète, et elle a été le berceau de la civilisation hindoue comme de celle de l'Hindoustan. Par endroits, surtout au Bengale occidental, elle coule avec

mollesse, et souvent on la dirait morte ou mourante. Malgré la parfaite pureté que la tradition attribue à ses eaux, elle est de plus en plus dangereusement polluée dans la majeure partie de la plaine gangétique. Au 16^e siècle, Akbar, le grand empereur moghul, la nommait « source de vie » et, selon le chroniqueur Abul Fazl, buvait chaque jour, dans son palais ou en voyage, de son « eau d'immortalité ». Hélas, cette pureté de ses eaux appartient au passé. Mais combien de fois les hommes devront-ils se demander ce qui est le plus réel dans leur vie, la réalité ou l'imagination ? Dans le cas de notre rivière au moins, la réponse est assurément : l'imagination.

Pour conclure, voici une dernière image, celle du dernier acte d'une vie. J'avais 8 ou 9 ans. Mon grand-père, âgé de 76 ans, brahmane très docte et très pieux, allait mourir. La scène eut lieu dans notre ville ancestrale, à 35 km au nord de Calcutta, au bord de la rivière dont la largeur, à marée haute, atteint à cet endroit un kilomètre et demi. Comme le veut la coutume, on avait, trois jours plus tôt, transporté le malade près de la rive, en craignant à chaque instant de le voir expirer. Il était logé dans une grande pièce nue réservée à cet usage et voisine d'un *ghat*, escalier menant à un bain de purification. Toute la famille rassemblée se tenait là pour le veiller pendant ses derniers instants, mais aussi pour le porter à la rivière juste avant qu'il n'expire.

Mais le dernier moment ne venait pas. On parlait même de retourner à la maison familiale. Comme il était tout à fait conscient, la perspective de mourir sans avoir touché les eaux de Ganga le faisait souffrir encore davantage. L'agonie creusait son visage.

Et soudain ce fut l'instant. Mon père et mes oncles le saisirent. Dans leurs bras le frêle corps descendit en hâte les degrés du bassin, atteignit la rivière, y entra debout. D'une main, mon père lui tenait la tête au-dessus de l'eau, et de l'autre lui versait sur les lèvres quelques gouttes de cette même eau en murmurant *Om Ganga, Om Ganga, Om Ganga*.

Le soleil venait juste de disparaître. En face de nous, sur l'autre rive, le ciel où se détachait la haute silhouette d'un temple évoquait un champ de bataille rougi du sang des héros tués au combat.

Om Ganga, Om Ganga, Om Ganga. Soudain, l'agonie se changea en extase et le regard du vieil homme s'éteignit. Son visage, ravagé par la longue maladie ne reflétait plus que la paix : une sérénité qui n'était pas de ce monde. Je revois cet instant très distinctement.

Lokenath Bhattacharya